



DANS LA SALLE DU TRÔNE
du palais de Cnossos, en Crète,
un souverain mycénien recevait
ses visiteurs. Équipée d'une
banquette de gypse courant
le long du mur, la salle
comportait aussi un trône
en bois. Découverte à l'origine
dans un couloir proche,
la vasque de porphyre placée
au centre avait peut-être un rôle
cultuel. Les murs sont décorés
d'une fresque comportant
des griffons sans ailes.
Des symboles de l'autorité
d'origine divine du souverain ?

mycéniennes anciennes. Homère parle aussi
du sceptre reçu de Zeus par les ancêtres
d'Agamemnon, dont le roi de Mycènes tirait
son autorité ; un sceptre que Pausanias, au
début de notre ère, prétendit avoir vu à
Chéronée, où on le révérait...

Mais pourquoi douter de la monarchie
comme forme de gouvernement chez les
Mycéniens ? À cause de la découverte de
salles du trône secondaires à Mycènes, à
Pylos et à Tirynthe. Servaient-elles au roi
lui-même à d'autres occasions que celles
qui requéraient le mégaron principal ?
Étaient-elles utilisées par une reine, par un
remplaçant du souverain ou par quelque
haut fonctionnaire ?

Les relations qu'entretenaient les palais
les uns avec les autres troublent aussi les
mycénologues. Ce sont particulièrement
les palais de Mycènes, de Tirynthe et de
Midéa, dans l'Argolide (nord-ouest du
Péloponnèse), qui intriguent. En effet, même
si ces structures palatiales disposaient de
mégarons et d'archives, elles sont trop
proches les unes des autres pour avoir
pu être les capitales d'États autonomes.
C'est pourquoi de nombreux chercheurs
supposent que Midéa et Tirynthe étaient
assujetties à Mycènes, et que le palais de
Tirynthe, cité qui se trouvait sur la côte à
l'âge du Bronze, n'était rien d'autre qu'une
annexe portuaire.

Les textes administratifs sont d'import-
tantes sources d'information sur la vie pala-
tiale. Il s'agit en général de textes composés
de mots-clés se rapportant à une année
comptable. On y reconnaît des états de stock,
des listes de livraisons, des attributions

de personnes, d'animaux et de biens, des
encours ou des états de déficits..., ce qui
donne un aperçu des secteurs de l'éco-
nomie palatiale et des affaires culturelles
et religieuses. Les mentions de titres, de
fonctions, de responsabilités ou encore de
propriétaires que contiennent les textes
administratifs nous renseignent aussi sur
certains aspects des structures administra-
tives et politiques. Or un titre à la significa-
tion énigmatique se retrouve souvent dans
ces textes : celui de *wanax*. Étant donné son
importance manifeste, Pierre Carlier, histo-
rien français de l'Antiquité mort en 2011,
lui a consacré des recherches approfondies.

Des liens linguistiques

Sur le plan linguistique, *wanax* doit être relié
à *anax*, qui signifie « maître ». De fait, dans la
Grèce classique et archaïque, c'est en règle
générale par ce terme que l'on s'adressait
aux divinités. Toutefois, Homère l'emploie
aussi en tant que titre royal, qualifiant
Agamemnon d'*anax andron*, c'est-à-dire
de « maître des hommes ».

En Grèce, le terme *anax* s'est perdu très
vite et on ne le retrouve plus guère qu'intégré
dans les noms de personnes, comme dans
Hipponax ou Anaximenes, tandis que *wanax*
est resté un titre au sein de deux cultures
marginales du monde antique.

En effet, dans une inscription retrou-
vée dans une tombe du VI^e siècle avant
notre ère, un roi phrygien est qualifié de
vanaktei, que l'on traduit par « maître ».
Les philologues s'accordent à penser que
le terme est relié à *wanax*, que ce soit par

l'intermédiaire d'une racine commune ou parce que le mot phrygien a été dérivé du mot mycénien. L'inscription en question contient aussi le terme *lavagtai*, lequel est probablement relié au mycénien *lavagetas*, ce qui, d'après les inscriptions en linéaire B, désignerait le plus haut fonctionnaire mycénien après le *wanax*; il semble que le terme puisse être traduit par celui de « chef de l'armée ».

Un deuxième parallèle linguistique nous amène sur l'île de Crète, où les fils et les frères du roi furent qualifiés d'*anaktes* (pluriel d'*anax*), tandis que ses sœurs et femmes étaient qualifiées d'*anassai*. Ce terme se rapporte sans doute au terme *wanassa* qui semble qualifier la reine mycénienne dans certains textes.

Une inscription du VI^e siècle avant notre ère trouvée dans la ville de Géronthrai livre une troisième attestation de la survivance de ce titre de l'âge du Bronze tardif. On y qualifie les années sans prêtre officiellement en charge comme *awanax*, c'est-à-dire « sans wanax ».

Le terme *wanax* se lit par ailleurs sur beaucoup de tablettes d'argiles et de vases des palais de Chaniá (La Canée), Cnosos, Pylos, Thèbes et Tirynthe. Ailleurs, on ne le trouve pas, mais on n'y a pas non plus retrouvé beaucoup de textes... Le nom du détenteur du poste n'est mentionné dans aucun des textes dont nous disposons, ce qui implique que l'on savait bien qui il désignait : il n'y avait donc qu'un seul *wanax* par cité.

D'après nos sources, les *wanax*, les *lavagetas*, tout comme le fonctionnaire désigné par le terme de *telestai*, disposaient d'un *temenos*, c'est-à-dire d'un domaine personnel; le *temenos* du roi supposé était trois fois plus grand que celui de tous les autres et des parties importantes de l'économie palatiale lui étaient directement assujetties; d'autres l'étaient seulement aux *lavagetas*.

La même hiérarchie est révélée par les offrandes faites lors d'une fête en l'honneur du dieu Poséidon : le *wanax* n'était pas le seul à devoir apporter sa part d'offrandes, mais devait assurer la plus grande part. Il apparaît dans ce contexte moins comme un despote que comme le représentant insigne d'une élite, une sorte de « premier entre les pairs », ce qui nous amène à imaginer

plutôt une oligarchie dominant l'espace mycénien, plutôt qu'une monarchie. De fait, d'après une tablette d'argile inscrite en linéaire B inhabituellement riche, le *wanax* était le seul à pouvoir nommer les fonctionnaires que l'on désignait par le terme de *damokoros*.

Ces derniers faisaient partie d'une couche intermédiaire de dirigeants, dont la tâche consistait notamment à assurer la communication entre les *basileis* (les représentants des différentes municipalités), les *koreteres* (les personnes placées à la tête des districts mycéniens) et le *wanax*. Le fait que le terme *basileus* soit plus tard devenu la dénomination grecque habituelle d'un roi est à relier à cet organigramme, puisque après la disparition des palais mycéniens et de leurs administrations vers 1200 avant notre ère, ce potentat local a été promu à la tête de la société.

À partir des textes, il est difficile de déterminer si le *wanax* était aussi commandant en chef, législateur et juge suprême, ce qui était le cas dans les cultures voisines contemporaines. Que le terme *lavagetas* puisse se traduire par « chef du peuple (guerrier) » suggère que c'est à ces officiels que revenait la direction dans le domaine militaire.

Par ailleurs, l'analyse de fragments de linéaire B effectuée par le préhistorien Thomas Palaima, de l'université du Texas, l'a amené à souligner la fonction sacrale du *wanax*. Le détenteur de ce titre était-il le plus haut prêtre du culte d'État? Les représentations de griffons ornant les salles du trône de Pylos et de Cnossos vont dans ce sens, car elles symbolisent une autorité supérieure protectrice.

Une rigole située à côté du trône est interprétée comme une installation servant aux offrandes liquides. Tout cela suggère que le *wanax* jouait le rôle d'intermédiaire avec les dieux ou les ancêtres, ce qui le rapprocherait du pharaon égyptien, même si l'idée qu'il aurait été lui-même l'objet d'un culte passe pour improbable. Cependant, plusieurs inscriptions le mentionnent comme le récepteur d'offrandes d'huile en même temps que des divinités, ce qui va plutôt dans le sens d'un culte du roi, de sa famille ou de ses ancêtres.

D'un point de vue linguistique, il est même possible que le terme *wanax* ne se

Le *wanax* n'était pas le seul

à apporter sa part
d'offrande, mais devait
assurer la plus grande part